

PAROLES D'UN FOU

Cher François,

Lorsque tu m'as appris la disparition de ton père, je suis immédiatement arrivé chez lui. Tu te trouves actuellement coupé du reste du monde, raison pour laquelle j'ai tout de suite accepté de venir m'occuper de ses effets personnels. Comme tu me l'avais demandé, je me suis affairé à évaluer les biens de sa possession, et à gérer les formalités habituelles.

Si je t'écris avec autant de rapidité c'est pour te faire part d'une découverte que j'ai faite, qui m'a surpris et passionné. J'ai trouvé sans avoir besoin de chercher bien loin une sorte de mémoire, un testament culturel, légué par ton père. Sur son bureau, un tas de feuilles soigneusement classées et triées dans un ordre précis ont attiré mon attention, et il ne fait pas de doute que cela en a valu la peine.

Je t'ai joint tout ceci dans cette lettre, ce qui explique son épaisseur inhabituelle. Il s'agit de notes, de remarques, de pensées, de lettres ou de fragments de ce qui était certainement un journal personnel. Elles sont classées dans l'ordre où je les ai trouvées, et je n'ai fait pour ma part que les numéroter, afin de remédier à tout mélange accidentel.

Toi qui souffres de n'avoir pas plus connu ton père, je t'invite à faire la lecture de ces pages qui te donneront une image de lui à travers ses dernières années. Peut-être pourras-tu te réconcilier avec lui, comprendre pourquoi il fut tel que tu t'en souviens, et t'instruire de son combat incessant contre la faiblesse de la chair et l'arrivée de la folie.

Je viendrai te voir au plus vite, quand tout sera terminé et que je n'aurai plus rien à accomplir ici. D'ici là, veilles bien accepter mes sentiments distingués.

Ton semblable, Johannes Wilhelm Nimitzsch.

I

La vie terrestre n'est qu'un passage obligé. Peut-être est-ce le seul moment où l'on peut s'exprimer ; peut-être même est-ce le seul moment où l'on est conscient de son existence. Toujours est-il que, dans le doute, il est de mon devoir de partager le récit de mes derniers moments, en espérant que tous ceux qui veulent savoir qui était le vrai pensionnaire de mon tas d'organes et de chair trouveront ici des réponses.

Vous avez connu un pantin, je vous présente celui qui tenta sa vie durant de le maîtriser afin d'être lui-même. *Deviens qui tu es*, nous disait l'autre. Un combat perdu d'avance, aux conséquences dramatiques.

II

Il m'est apparu que d'étranges personnages prétendent qu'il est nécessaire d'entretenir des rapports avec autrui pour se porter bien. Eh bien, rien n'est plus faux : on n'est jamais si bien accompagné que par soi-même. C'est seulement à cette condition qu'il est possible de vivre. Tout le reste, chaque minute passée à voler le temps que l'on doit à sa personne n'est nulle autre chose qu'une faiblesse d'esprit. L'incapacité de se connaître et de se suffire, un aveu sombre de sa finitude et de sa petitesse ; un appel à l'égalité, un ressentiment égoïste face à la grandeur.

Nous n'avons pas d'ami ! Nous ne nous connaissons que nous-même, je ne suis que cela, une dualité unique et perdue dans une prison de chair ; libéré bientôt peut-être.

III

Lettre ouverte aux héritiers de notre civilisation

Puissance, honneur, prospérité, respect, amour ; tant de mots que ma plume devra oublier bientôt si elle désire garder la vertu que je lui veux première : l'honnêteté. Je devrai me séparer des mots cités plus haut dès que j'aurai terminé cette lettre funeste, le requiem d'une civilisation. Que l'héritier ne se réjouisse pas, et que l'étranger ne présage rien de bon : rien ne reviendra au premier, et le second n'aura pas de charité à attendre.

Né dans cette époque de déclin, je me retrouve dans le camp de ceux qui ont reçu un cadeau empoisonné, et qui transmettront le néant. J'ai reçu, avec mes contemporains, l'histoire, la science, l'exploit et l'orgueil. Mais tout ceci était voué à la perte depuis des années déjà, et nous avons hérité du droit d'assister à la mort du géant, le privilège de le précipiter, la joie de l'enterrer. Insatiables criminels, nous ne sommes tout du moins pas hypocrites : au lieu d'un squelette déguisé en héros plus grand qu'il ne l'avait jamais été, nous transmettons un cadavre, rongé par les vers du vice et de la mode, dévoré par la vermine du progrès. Nous, nous n'allons pas jouer de l'hypocrisie envers nos successeurs. Nous ne sommes pas assez patients.

Vulgaires ogres, monstres sans pitié, nous nous cachons nous-même la vérité pourtant éclatante. Chaque fois que nous perdons une partie de notre gloire d'antan, nous nous abêtitons d'autant, pour ne pas le remarquer. Moi, qui n'aurais jamais été digne d'user de cette plume autrefois, je me retrouve aujourd'hui en place de le faire. Une Fleur du Mal, me dira l'inconscient. La Chute, lui répondrais-je. La Chute.

IV

Je suis sorti de chez moi aujourd'hui. Cela m'arrive de moins en moins souvent, je commence à m'en rendre compte. Non, il ne me fut pas possible d'aller bien loin, je n'ai pu atteindre que l'arrêt de bus. Je n'ai pas peur des gens. Au contraire, nous avons peur du vide ; nous sommes sidérés par le manque de consistance implacable des êtres que j'ai croisés, d'autant plus frappant lorsqu'il est mis en contraste avec la masse organique qui les compose. Le manque d'âme absolument clair qui fait que ce ne sont que des pantins, des automates que je croise sur mon chemin. Nous voulions aller plus loin, traverser la ville et nous étendre au large de ce lac si complet, lui.

Il m'était arrivé d'y passer des journées entières, écrivant des poèmes, des sonates pour piano et violon. Je profitais du temps – qu'il soit beau ou non. Peu importe la météo : cela m'inspirait. J'étais heureux. Les eaux sont un monde à part entière et il suffit d'en tirer un apport concret.

Certains ont peur de se noyer. D'autres, *des fous*, craignent la solitude. Nous, nous ne pouvons pas souffrir de ces fléaux ; la noyade n'est qu'une communion avec la

perfection naturelle, avec la source de la vie. Ce n'est pas encore la mort. Et comment pourrions-nous nous effrayer de la solitude, alors que je m'accompagne si bien ?

V

J'ai reçu une lettre. De l'argent se trouvait dedans. Il y avait aussi un message adressé à ma personne. Non, à vrai dire, c'est à *nous* qu'il était destiné. Ma sœur écrivait dedans qu'il fallait que je voie un psychologue pour s'occuper de mon cas ; elle comprenait semble-t-il ma situation et mes sentiments. Elle cherche à prendre le contrôle de ma vie. Je ne peux accepter. Je vais bien. Il faut que je lui réponde. Oui, nous le ferons immédiatement, après tout le reste.

*

Chère Eliane,

Je t'écris pour te prouver que je me porte bien. Je me suis rendu chez un ami avec qui j'ai passé l'après-midi. Je me sens libre, libéré d'une oppression trop grande pour moi, je me sens moi-même. Ne t'inquiète pas pour moi, je te donnerai de mes nouvelles prochainement.

Ton frère, Richard

*

Je suis un menteur, je ne m'en veux pas.

VI

L'art est l'expression de l'esprit du peuple. C'est le langage de la Culture. S'il est majestueux, grand, intellectuel ; la civilisation qui s'en inspire peut s'attendre au meilleur, et le vivre au moment. Au contraire, quand l'art est un moyen commercial, une marchandise, vide et à la portée de tous, le pire n'est plus à venir ; il nous embrasse déjà et nous emporte dans le gouffre du néant intérieur, et de la finitude morale.

L'art fut le pont vers l'infini, l'expression matérielle de l'univers intelligible. C'était le point de repère maximum, le socle sur lequel une civilisation devait pouvoir s'appuyer. Mais comment avons-nous pu en faire le moyen d'expression de notre société ? Cette inversion des rôles, fatale, signifie la fin de ce que nous connaissons sous le nom de *grandeur*.

VII

La vie nous réserve parfois de belles surprises. Les plus grandes sont sans aucun doute les belles histoires d'amour. Nous en avons justement vécu une. Ou tout du moins, j'en ai été témoin.

Assis sur une terrasse d'un pub quelconque dans un canton arriéré, je regardais les passants. C'était l'un de mes passe-temps favoris. M'imaginer au travers de ces personnes toutes les histoires que je n'avais jamais pu vivre, essayer de les voir passer outre les erreurs qui ont ruiné ma vie. Ou tout simplement les juger et les critiquer – utilisant par-là mon côté le plus humain.

Quoi qu'il en soit, je savourais à chaque fois ces moments de la meilleure des manières.

J'aperçus dans l'après-midi un jeune couple. Je les observai quelques minutes, et j'arrivai bien vite à la conclusion qu'ils étaient fort peu attachés l'un à l'autre. Cela se lisait sur leurs visages et se voyait aisément dans leurs gestes. Ils vinrent justement s'asseoir à une table proche de la nôtre, de sorte que je pus entendre toute leur discussion.

Cela ne fit que confirmer ma première impression. La pluie et le beau temps y passaient, le titre du journal fut débattu, et ils parlèrent ensuite du prix du café qu'ils buvaient. Jamais leurs regards ne se croisaient.

Revenant à mes vieux instincts, je parlais dans les pronostics les plus farfelus à leur sujet. Peut-être l'un d'entre eux fréquentait une tierce personne. Ou alors les deux le faisaient-ils, ce qui expliquerait leur distance partagée, qu'ils tentaient maladroitement de masquer au moyen de quelques rictus amoureux.

Et c'est là que tout arriva. La fille se leva, suivie par son amant, et traversa la route. La voiture ne l'avait pas vue – le temps s'arrête. Mon Ricard tombe à terre. L'homme saute, pousse la femme. Il se fait renverser par le véhicule.

Déjà les passants se lèvent, des enfants crient. Mais ce n'est pas tout. Sur l'autre voie, la femme n'a pas eu le temps de se relever. Un camion, lui, n'a pas eu le temps de freiner.

Eh oui. La vie nous réserve parfois de terribles surprises. L'affaire fit du bruit dans les journaux. Pour ma part, je réglai mon Ricard, et partis.

Une histoire d'amour avortée, deux vies gaspillées, des passants choqués et un pastis renversé ; triste bilan, en ce jour de printemps.

VIII

Lettre ouverte à un journaliste, le 12 mars 1997.

La communication entre les cultures est un bien inespéré. Apprendre la richesse de l'étranger, et prendre conscience de la sienne est une opportunité inestimable. Nous aurions pu nous servir de cet acquis pour consolider le patrimoine que l'histoire nous a donné. Il n'en a rien été. Le rapprochement des civilisations devait mener à assurer la continuité de ces dernières, nous en avons fait l'outil de leur démantèlement. Tel l'homme faible d'esprit, qui n'assume pas son identité devant les autres, nous avons tourné le dos à ce que nous sommes. Cet homme se vêt comme la masse plutôt que selon sa personnalité. De même nous évoluons pour l'apparence internationale plus que pour le bien du tout que nous représentons. Mais nous oublions l'essentiel.

Le bien de l'individu vient de sa différence avec son prochain, la richesse du tout découle de sa diversité. Pourquoi alors s'efforce-t-on de supprimer toute identité aux hommes, détruisant ainsi la pluralité de ce monde ? Nous avons aujourd'hui une humanité qui se présente telle une peinture multicolore, aux motifs variés. En créant des citoyens du monde, tous complets au possible, on court vers la destruction de l'œuvre d'art universelle. A mélanger toutes les couleurs en tout point de la toile, ce n'est pas un arc-en-ciel qui en résulte, c'est un fond uni et noir. Pas un tout ; un néant.

IX

Je me suis finalement rendu chez un psy. Il faut parfois lancer au chien son os pour qu'il se taise. Il m'a parlé longtemps, *nous* lui avons à chaque fois répondu. Je suis certain qu'il tentait de se soigner lui-même ; je suis sain d'esprit, je me porte bien, je me suffis à moi-même... pourquoi aurais-je besoin d'aller partager cette situation avec un *spécialiste* ? Après une longue heure, qui me parut interminable, il m'a déclaré que nous devrions nous revoir ultérieurement, et qu'il serait préférable que les rendez-vous soient réguliers. Pourquoi doit-il me revoir ?

De mon côté, il ne m'a pas fallu le voir plus de quelques minutes pour pouvoir lui dresser un diagnostic : il souffre de ne pas être. Vide, normal, il doit se remplir des problèmes des autres pour croire qu'il vit. Certains s'imaginent avoir des ennuis, se créent des visions, sombrent dans la drogue ou l'alcool pour qu'on les remarque, d'autres s'enfuient dans le déni, trouvent des échappatoires pour ne pas remarquer qu'ils sont misérables. Lui, il doit aller s'inspirer de tous ces spécimens pour s'éloigner d'une identité qui l'insupporte. Plus il se fait du mal, plus il doit continuer d'embourber ses victimes, ses *patients*, pour s'évader. A bien réfléchir, je me pose désormais une question : être psychologue, est-ce une profession, ou une pathologie ?

X

J'apprécie Nietzsche, en ce qu'il représente le fil sur lequel on tire, et toute la construction de nos préjugés part avec. Toute idée d'éthique, de métaphysique, d'esthétique ; tout le dogme de connaissance qui nous rendait esclave ainsi écarté, il est possible de créer une réalité plus noble et plus pure. Une réalité faite par nous et pour nous, naissant dans les décombres de celle que des tiers avaient tenté de nous greffer.

XI

Lorsqu'on est jeune, on croit avoir des idéaux. C'était mon cas également, et j'allais au bout de mes capacités pour tenter de changer le monde. J'écrivais des articles enflammés et des pamphlets acharnés, je participais à différentes conférences et maints

débats, allant toujours chercher la confrontation avec les orateurs. Plus tard, sous l'effet de je-ne-sais-quelle impulsion néfaste, je me lançai dans la politique.

Quelle ne fut pas ma désillusion ! Il y a dans le monde deux types de politiciens. Les premiers partent des faits, et recherchent des faits. Ces gens-là sont dénudés de toute recherche de l'idéal, et ne peuvent rien amener de durable. Ils sont faits par le système et pour le système.

Les seconds, rêveurs, n'arrivent pas à sortir de leur idéal, et – ne pouvant se baser sur les lois de la réalité – sont encore plus dangereux que les premiers. En voulant créer leurs sociétés idéales dans notre monde matériel, ils mélangent l'eau et l'huile, et n'aboutiront à rien d'autre qu'une détérioration de la situation.

Je me suis toujours demandé quelle devrait être la relation entre la recherche de l'absolu, et l'action concrète.

La réponse nous paraît aujourd'hui évidente. La recherche de l'absolu doit être réservée à la philosophie. Savoir où est le bien, où est le mal, savoir qu'est-ce que la réalité etc. La politique, elle, doit se concentrer sur la manière d'améliorer la situation concrète de la société.

C'est pour ça que les deux types de politiciens dont je parlais avant n'ont pas compris leur tâche réelle, car ils se bornent à l'une de ces deux recherches, alors que le vrai travail du *politicien philosophe* – celui qui veut agir et rechercher le bien absolu en même temps – devrait être la traduction de l'absolu dans les faits.

Il faut partir du haut en bas, en regardant l'application terrestre de l'idéal. Mais il faut aussi passer de bas en haut, en regardant l'incidence sur notre idéal qu'auront nos actions sensibles.

XII

Je vais mal. Je crois que je me dédouble, ou plutôt que je me divise en deux. Il me semble que je ne suis moi-même que la moitié du temps. Je n'ai aucun souvenir des heures que je passe en étant un autre.

XIII

C'est mon anniversaire... le pire jour de l'année. Savoir que des gens pensent à moi me met dans un état déplorable. Pourquoi faut-il que l'on m'épie par tous les moyens, que je subisse les coups de téléphone de nos proches autoproclamés, que je perde du temps à lire ces lettres toutes plus insultantes les unes que les autres. Pour moi, la *fête* d'anniversaire coïncide avec le triste jour où je m'aperçois que mon corps a perdu un an sans que mon esprit n'ait grandi assez pour le compenser ; c'est le jour où je comprends immanquablement que le solde est négatif, et que je m'assure qu'il n'y aura pas de moyen pour repousser la fin éternellement.

J'ai feint de souffrir d'une maladie contagieuse pour que l'on me laisse en paix. Il me faut toujours trouver de nouveaux stratagèmes ; peut-être dirai-je l'an prochain que je me suis absenté dans la très touristique République Démocratique Populaire de Corée. Ou alors passerai-je pour mort, selon l'envie. Un grand philosophe disait que certaines personnes naissent à titre posthume. Alors qui sait : peut-être que pour d'autres, une fausse mort pourrait signifier un nouveau début. Car une fois libéré de l'oppression des autres, il doit être plus facile de se sortir de la contrainte du temps.

XIV

« Que nul ne s'abuse lui-même : si quelqu'un parmi vous pense être sage aux yeux de ce siècle, qu'il devienne fou, afin d'être réellement sage. » [1 corinthiens 3 :18]

XV

J'ai rencontré ce matin un étrange phénomène. Je m'étais rendu dans une taverne, et m'étais assis dans un coin sombre. Alors que je dégustais un Ricard, mon attention fut attirée par un groupe de jeunes gens, et plus particulièrement par l'un d'entre eux. Visiblement déserté par la raison qu'il avait reçue lors de sa conception, il tentait d'expliquer aux autres les raisons de son opposition nette au système – selon ses propres dires.

En voyant le peu de consistance que contenait son argumentation, je fus pris subitement d'un sentiment de haine arrivé de nulle part et d'une force étonnante. Me déchirant entre l'envie indescriptible de lui faire du mal et une retenue salvatrice, je dus m'en aller pour ne pas céder à la tentation qui me transcendait.

Qu'il serait bon de succomber à ce désir, capable de vous donner en une seconde l'infini du bonheur, alors que votre longue vie de pénitence ne vous dévoile qu'une fraction du malheur.

XVI

C'est une magnifique journée. Le soleil apparaît au loin, semblant venir chasser les nuages qui m'entourent depuis trop longtemps. L'orage sait qu'il a perdu. Le vent connaît sa défaite. Tous deux ont compris qu'il ne leur reste plus que quelques instants pour m'achever. Ils n'y arriveront pas. Déjà la lumière adoucit le teint autrefois si froid de l'ombre qui m'entoure. Désormais, je bois chaque goutte de pluie qui m'atteint ; je les bois pour garder à jamais le souvenir de leur saveur si amère, que je ne serai plus amené à supporter dans ma bouche. Je bois la vie qui ne fait que bourgeonner en moi. Je n'ai encore jamais vécu. La réalité éclot devant moi et m'embrasse, pour m'emmener avec elle dans le monde des essences. Je quitte la sombre illusion qui a bercé ma non-existence.

Il fait beau. En sortant de chez moi, je profite du soleil. Il est désormais rayonnant, donnant au ciel un bleu tel qu'on n'en a jamais vu. Il y a des gens. Mais pas comme ceux que j'avais vu jusque-là. Ce sont des gens nouveaux. Ils ne paraissent pas vides, ils ont l'air joyeux et en accord avec eux-mêmes. Autrefois, ces trois qualités étaient absolument incompatibles dans un seul corps. *L'Être humain vient d'être créé.*

Je vois une grande lumière. Il faut que je m'en approche. J'y suis presque. Je vais la toucher. Je la...

Horreur.

Je me réveille. Ce n'était qu'un cauchemar.

XVII

Siegfried. Comment décrire la grandeur de cette œuvre incroyable. La puissance, l'harmonie étonnante, mais aussi une grande délicatesse et une profondeur incommensurable.

L'art total représente le lien entre le tout et le rien. Entre l'harmonie et l'homme. Mais comment alors un humain, si vide et superficiel, peut-il créer une œuvre si complète, elle ? Il n'y a que deux possibilités. Soit la matière peut découler du vide, soit il y a bel et bien un Être absolu qui utilise les artistes comme intermédiaires pour extérioriser sa grandeur.

La question est donc de savoir si c'est l'homme qui s'approche de l'absolu, ou si c'est ce dernier qui doit se rabaisser à notre niveau.

XVIII

J'ai eu vent des rumeurs qui courent depuis peu. Certains parlent de nous, me décrivant comme un fou – un misanthrope résigné et vaincu par l'existence. Il paraît que je suis effrayé par la vie, que je ne sors plus que pour m'évader dans la boisson et dans le vice. Il semblerait que j'aie tout d'un assisté *idéal*. On voudrait me mettre dans un *centre spécialisé*, le nom que l'on donne ici aux cages coûteuses dans lesquelles on enferme la lie de l'humanité.

Non, je n'accepterai pas de devenir une vulgaire marchandise, sortie de son logis pour libérer une place, et internée dans un centre dans l'unique but d'enrichir son dirigeant. Une marchandise dont on s'occupe dans la seule fin de créer des emplois. Une valeur ajoutée.

Non, je n'irai pas dans ce zoo, coupé du monde, considéré comme déserté par la raison. Et d'ailleurs, est-ce bien moi qu'il faut enfermer ? Qui a réellement été oublié lorsque la raison fut distribuée ? Est-ce moi, ou sont-ce les théoriciens du capitalisme *ad aeternam*, qui en prônant la croissance perpétuelle vouent le monde à son autodestruction ?

Est-ce moi, ou sont-ce les petits pères du communisme, qui furent prêts à détruire la profondeur de l'âme au profit du parti ? Ou peut-être les fous sont-ils les brigadiers de la Handjar, prêts à rejoindre la SS en raison de leur haine chronique envers les Serbes. Peut-être sont-ce les pêcheurs de thon rouge, qui savent éperdument qu'ils vont finir par pêcher le dernier de ces poissons, et que leurs petits enfants seront contraints à manger des algues.

Mais au fait, quels petits enfants ? Y en aura-t-il ? Si les consommateurs continuent de détruire cette planète, certainement pas. Ou alors vivront-ils dans des déserts, entre abris atomiques et décors lunaires. Et si ce sont les écolos qui l'emportent, alors ils mourront de l'absence de civilisation. Nous nous sommes en effet adaptés à un monde artificiel jusque dans ses tréfonds, de sorte qu'en coupant le courant, nous y passerions tous.

De quoi sera fait le jour de demain ? Quelle voie devons-nous choisir ? N'importe ! Nous serons toujours perdants. Car quel que soit le chemin que nous choisissons, et peu importe l'intention qui aura amené ce choix, il y a une certitude éprouvée par le temps, c'est qu'il finira par devenir un extrême.

Lorsqu'une idée est choisie comme ligne rouge, que ce soit pour la diplomatie mondiale comme pour la gestion d'une petite municipalité, elle finit inmanquablement par s'établir en tant que dogme. Parce que l'idée devient au final une marchandise, et que ses adeptes ne défendent plus son but, mais son existence en soi et sans condition.

Nous nous sommes toujours trompés, nous nous tromperons toujours. Voici une autre constante universelle. Et le but de chaque homme ne doit désormais plus être de choisir le bon chemin pour l'avenir, mais de décider comment limiter les dégâts qu'amènera son application. Et pour cela, nous ne pouvons que travailler à limiter sa propagation.

Ainsi, la meilleure politique, la meilleure philosophie ne sera pas une idée définie ou une autre, ce sera celle qui ne s'applique qu'à petite échelle. Ce sera l'idée établie par un groupe de personne et pour ce même groupe de personnes. *Ce n'est que lorsque le domaine d'application des lois et des principes sera à l'échelle humaine, que nous pourrons espérer y retrouver de l'humanité.* Et quand la déchéance arrivera, elle ne s'appliquera pas au monde entier, comme nous le risquons aujourd'hui, mais juste sur le groupe qui avait délibéré, et qui sera bien plus apte à régler les problèmes.

Moi, je suis fou ? Peut-être. Certainement, nous le sommes. Mais notre folie ne nous touchera que nous deux. M'étant retiré de la vie active il y a bien longtemps déjà, je n'entraînerai personne dans ma chute. Je périrai seul, et les conséquences négatives seront à mon image : insignifiantes.

Il n'en va pas de même pour notre monde. Il est fou, lui aussi, en creusant sa propre tombe. Il est schizophrène également : cherchant le bien individuel et diluant en même temps la masse autrefois régionale dans une soupe globalisée. Cherchant la stabilité tout en appliquant une croissance effrénée. Voulant l'égalité en supprimant toutes les spécificités. Demandant l'amour du prochain, en commençant par instaurer la haine des siens... *la haine de soi*.

Certes, je vais mourir. Mais je n'infligerai à personne le devoir de s'occuper de ma dépouille. J'ai vécu par moi-même, je mourrai ainsi. Je ne permettrai à quiconque de s'approcher de mon corps, déchet matériel créé par le transit de mon *moi* essentiel.

Je vais disparaître, je vais mourir, je vous salue.

Richard S.